



UN
**HOMME
PRESSE**



GAUMONT PRÉSENTE
UNE COPRODUCTION ALBERTINE PRODUCTIONS, GAUMONT & FRANCE 2 CINEMA

FABRICE
LUCHINI

LEÏLA
BEKHTI

UN
**HOMME
PRESSE**

UN FILM DE HERVÉ MIMRAN

REBECCA MARDER
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

IGOR GOTESMAN

AU CINÉMA LE 7 NOVEMBRE

Durée du film : 1h40

Matériel presse téléchargeable sur www.gaumontpresse.fr

SERVICE PRESSE GAUMONT
Quentin Becker
Tél. : 01.46.43.23.06
quentin.becker@gaumont.com

RELATIONS PRESSE
Marie-Christine Damiens
Tél. : 01 42 22 12 24
mc@mcdamiens.fr



SYNOPSIS

Alain est un homme d'affaire respecté et un orateur brillant. Il court après le temps. Dans sa vie, il n'y a aucune place pour les loisirs ou la famille. Un jour, il est victime d'un accident cérébral qui le stoppe dans sa course et entraîne chez lui de profonds troubles de la parole et de la mémoire. Sa rééducation est prise en charge par Jeanne, une jeune orthophoniste. À force de travail et de patience, Jeanne et Alain vont apprendre à se connaître et chacun, à sa manière, va enfin tenter de se reconstruire et prendre le temps de vivre.

- ENTRETIEN AVEC - **HERVÉ MIMRAN**



Comment vous est venue l'idée de travailler sur un tel sujet ?

Tout est parti de l'envie de travailler avec Matthieu Tarot, le producteur du film. On se voyait régulièrement pour échanger des idées, parler de nos envies. Jusqu'au jour où dans son bureau, nous avons évoqué un article du *Monde*. C'était le 7 février 2013. Le portrait d'un ancien grand patron, Christian Streiff, victime d'un AVC en 2008 qui avait dû cacher sa maladie pendant plusieurs mois avant de se faire licencier en moins de deux heures. Il y avait là le début parfait d'une histoire. Matthieu et moi avons rencontré Christian pour essayer de le convaincre que son récit pouvait faire un film. On s'est vu plusieurs fois. Je l'ai convaincu que je ne raconterai pas sa vie mais une histoire inspirée de sa vie. Quand il a enfin accepté, on a passé plusieurs après-midi ensemble pour que je puisse récolter le maximum d'infos concernant sa maladie et le monde de l'entreprise.

Raconter le destin d'un homme d'influence qui a fait les beaux jours du CAC40 ne m'intéressait pas plus que ça, à priori. Mais lorsque Christian m'a confié qu'à 20 ans, son désir profond

était d'être acteur mais que ses parents l'en avaient empêché, l'être humain derrière le grand patron s'est révélé. C'est une brèche passionnante à creuser quand on est scénariste, rendre attachant quelqu'un qui à priori ne l'est pas. J'ai quand même réalisé le rêve de Christian, je lui ai donné un petit rôle dans le film dans la séquence du Pôle Emploi !

Le poids du langage est l'un des points communs entre *Tout ce qui brille*, *Nous York* et *Un Homme pressé*...

C'est vrai ! C'est complètement inconscient mais c'est vrai ! Dans *Un Homme pressé*, je voulais davantage parler de la fragilité de la vie, de l'être humain, qu'on soit puissant ou misérable. Être un jour au sommet et le lendemain, plus rien. Ça m'a toujours fasciné. Et ça fait de bonnes histoires en plus. Qu'on ait peu ou beaucoup, on a toujours peur de le perdre.

Quand tout s'écroule, comme ce qui arrive au personnage d'Alain, la violence faite à l'ego est redoutable.

Souvent, c'est un accident de la vie qui nous fait réaliser qu'on a franchi les limites. Christian Streiff est sorti major de nombre de grandes écoles : c'est un surdoué avec une mémoire phénoménale, ce que montre l'une des scènes du film où Alain lit et analyse un bilan en quelques secondes. Après son accident,

Christian était incapable de se souvenir du code d'entrée de son immeuble... Au-delà de l'ego, c'est le quotidien qui est brisé. Il faut tout reprendre à zéro. La reconstruction est le thème principal du film. Thème universel car il concerne aussi bien un homme à la vie aisée, qu'un employé qui se retrouve au chômage à 50 ans. Dans cette course effrénée au succès, à l'argent, à la réussite, les gens oublient de se poser et de réfléchir à ce qu'ils sont, à ce qu'ils désirent vraiment.

Avec Géraldine Nakache, vous avez partagé l'écriture et la réalisation de *Tout ce qui brille* et de *Nous York*. Qu'est-ce qui a motivé votre envie de vous retrouver en solo sur *Un Homme pressé* ?

On a passé huit années de notre vie à travailler ensemble. C'était une rencontre, le partage d'une aventure avec tellement de hauts et de bas pour monter *Tout ce qui brille* que cela nous a soudés. Signer ces films à deux était une évidence. Après ces années vertigineuses, j'ai eu envie de revenir à une expérience plus solitaire. J'étais déjà scénariste et réalisateur avant *Tout ce qui brille* donc la transition s'est faite toute seule. J'ai questionné mes envies. J'ai commencé à écrire trois scénarios très différents. Lorsque l'idée d'*Un Homme pressé* est venue, je l'ai rajoutée aux autres projets... et cela m'a demandé trois ans d'écriture.

Quand j'ai jugé qu'il était terminé, j'ai eu besoin d'un regard extérieur et c'est là qu'Hélène Fillières est intervenue. Elle vient d'univers différents des miens et c'est cela qui me plaisait : on a travaillé en immersion durant plusieurs jours ; nos échanges ont été drôles, houleux mais extrêmement constructifs... Et un jour, j'ai fait parvenir le scénario d'*Un Homme pressé* à Fabrice Luchini et les choses ont forcément changé.

À la vision d'*Un Homme pressé*, il est naturel de penser qu'il a été écrit pour Fabrice Luchini, lui un amoureux des mots incarnant un grand communicant qui perd la maîtrise du langage...

C'est une évidence... à posteriori ! Aujourd'hui, difficile d'imaginer *Tout ce qui brille* sans Géraldine Nakache et Leïla Bekhti, alors que dans les premières versions du scénario et avant de rencontrer Leïla, son personnage était une blonde aux yeux bleus... Avec le recul, j'ai compris qu'écrire un film pour un acteur était une erreur. Si j'avais tout misé sur Fabrice et qu'il avait refusé le rôle, le projet aurait sûrement fini à la poubelle. Difficile de l'imaginer pour quelqu'un d'autre ! En l'occurrence, c'est l'inverse qui s'est produit. Quand il a donné son accord, j'ai réécrit pour lui.

J'aurais pu vous dire que j'ai découvert Fabrice dans les films de Rohmer mais en fait la première fois que je l'ai vu dans un

film, c'était dans une comédie loufoque, *Zig Zag Story* de Patrick Schulmann. Il m'avait marqué par son jeu atypique et son visage illuminé. Puis après, je l'ai découvert sur scène quand il jouait Céline. Et là...

Notre première rencontre a eu lieu dans un hôtel parisien. Autant vous dire que j'étais très stressé. Fabrice m'a mis très vite à l'aise en lisant le scénario à voix haute. Il m'a ensuite félicité pour l'hommage que je rendais à *Un mot pour un autre* de Jean Tardieu... dont je ne connaissais pas l'existence ! C'est une pièce écrite avec des mots qui ne sont pas appropriés et pourtant on en comprend tout le sens. Le défi que représentait *Un Homme pressé* n'a pas été si simple pour Fabrice...

... Défi de se fondre dans le personnage ?

Il adorait l'histoire mais même s'il peut réciter Baudelaire ou le « Bateau ivre » par cœur, là, pour ce rôle, il appréhendait d'apprendre des mots qui n'existent pas ! On a fait de nombreuses lectures, avec Leïla notamment, et il a eu un déclic quand il a trouvé le sens à donner à ses dialogues. C'est le mystère et la magie des grands acteurs.





L'une des éternelles questions qui se pose face à des monstres sacrés comme Fabrice Luchini, c'est de savoir si et comment on peut encore les diriger...

C'est terrible comme « diriger » peut avoir une consonance négative employé comme ça. Diriger, ce n'est pas imposer une direction mais plutôt accompagner l'acteur dans sa direction. Fabrice est un acteur qui respecte par-dessus tout le texte et le metteur en scène. Contrairement aux idées reçues, il improvise très peu. Dès que vous avez sa confiance, il vous suit. Diriger Fabrice est possible parce que c'est ce qu'il désire. Il n'a besoin ni de psychologie ni de background pour incarner le personnage. Il veut juste connaître l'état du personnage au moment de la scène. Fabrice vit dans l'instant présent. Il connaît toujours précisément son texte et est pleinement le personnage au moment où il doit le jouer. L'anti « Actor's Studio » ! Ce qui n'est pas pour me déplaire. Il est souvent juste dès les premières prises, ce qui permet d'affiner les suivantes. Parfois même, on essaye d'autres nuances et d'autres directions.

Les moments les plus jouissifs du tournage correspondent-ils aux scènes qui font mouche auprès du public ?

Il m'arrive de jubiler derrière le moniteur, d'être surpris mais je me laisse rarement déconcentrer. C'est difficile pour moi

d'être spectateur du film que je tourne ; je me méfie de ce genre d'attitude. *Un Homme pressé* était un film compliqué à tenir, parce que l'on est constamment en équilibre sur plusieurs tons. J'ai pris beaucoup de plaisir dans les scènes où les acteurs n'ont pas de texte. C'est là qu'on reconnaît les grands acteurs. Et je peux vous dire que j'ai eu beaucoup de chance avec Leïla et Fabrice.

C'est le troisième film que vous tournez avec Leïla Bekhti. Peut-on parler d'un coup de cœur artistique ?

À mon sens, c'est l'une des plus grandes comédiennes de sa génération. Cela fait plus de douze ans qu'on fait partie de cette même famille et pourtant elle ne cesse de me fasciner. Son jeu passe beaucoup par les regards et les mouvements du corps. Quand j'ai écrit le rôle de Jeanne, j'ai immédiatement pensé à elle. Lors d'une interview qu'on a faite ensemble où on l'interrogeait, comme trop souvent, sur ses origines, elle avait répondu : « Je rêve de jouer un personnage qui s'appelle Jeanne » ! Je lui ai donc écrit ce rôle, en secret. Je ne voulais pas qu'elle se sente obligée d'accepter, je déteste le chantage affectif. Je ne lui avais jamais parlé du scénario avant de l'envoyer à son agent. Le lendemain, elle m'a appelé en acceptant immédiatement le rôle !

En quoi Leïla Bekhti s'est-elle spontanément retrouvée dans ce personnage intègre et droit, chargé de rééduquer Alain ?

Jeanne est une orthophoniste qui travaille dans un hôpital public. Elle soigne de la même manière les plus démunis comme les plus aisés. On est tous égaux avec une blouse bleue... Jeanne est à la fois capable d'autorité, d'ascendant, sur Alain mais aussi d'empathie, de chaleur humaine. On a grandi ensemble avec Leïla, à travers nos films et lui proposer un rôle de femme responsable était une évidence.

Où se situe la marge de fiction, lorsque l'on traite des conséquences bien réelles d'un AVC ?

Je ne fais pas de film pour rendre compte du réel. J'aime le naturalisme chez certains cinéastes mais il ne correspond pas à mon univers. Lorsque Christian Strieff m'a expliqué qu'il disait n'importe quoi en croyant être intelligible, je savais tenir la clé de cette histoire. Je n'avais pas besoin d'aller vivre six mois avec des orthophonistes ! En revanche, j'ai fait beaucoup de recherches, j'ai rencontré LE neurologue spécialiste de l'AVC ainsi que les orthophonistes qui s'étaient occupés de Christian. Même si on ne colle pas à la réalité, il ne faut pas raconter n'importe quoi non plus. Avec Leïla, nous sommes même allés discuter avec des patients atteints à des stades différents.

Chaque cas était particulier. J'ai parlé avec un homme de 60 ans, brillant, ancré dans son discours jusqu'à ce qu'on lui demande d'énumérer en deux minutes tous les sports qui commencent par la lettre « S ». Autant lui demander de réciter Proust dans le texte. Une autre patiente, âgée de 80 ans, s'exprimait comme Alain dans le film : de façon incompréhensible mais animée d'une intention et d'une lucidité absolues.

Avez-vous songé à donner au film une dimension plus dramatique ?

Jamais. La base de toute comédie est le drame. C'est la manière dont j'ai abordé mes précédents films. Les réactions du public ont parfois été surprenantes : certains ressentaient de la gravité là où d'autres riaient franchement. Cela fait partie de ma culture, de mon amour d'un certain cinéma qui, sous couvert d'humour, parle avec pudeur de choses plus sombres. La comédie n'est pas un genre, c'est un langage. Enfoncer le clou dramatique ne me correspond pas. Souvent quand on parle de comédie, on pense aux films comiques alors que le genre est beaucoup plus vaste. Quand j'étais adolescent, je riais avec mes copains devant les films de Pierre Richard et Louis de Funès mais j'étais un peu seul à rigoler devant Mel Brooks et son sens de l'absurde et du décalage.





La scène tragi-comique où Alain vient se confier à un conseiller de Pôle Emploi est-elle révélatrice de ce subtil dosage des tons ?

On peut le ressentir ainsi mais je ne suis pas quelqu'un qui théorise son travail ou qui prémédite ce que le public doit ressentir. Cela découle d'un processus plus simple, d'une intuition. Cette scène, je l'ai écrite pour faire comprendre au spectateur ce qui se passe dans la tête de quelqu'un victime d'un AVC. Le meilleur moyen était d'adopter le point de vue d'Alain.

Prenons une autre scène, quand Alain se réveille à l'hôpital, et que ses proches découvrent qu'il dit n'importe quoi. C'est en soi douloureux et effrayant pour sa famille et pour nous, mais, en faisant intervenir la gouvernante prise de fous-rires, la scène bascule dans la comédie et on se sent autorisés à rire de la situation. Le rire comme une défense face au drame. Toutes les réactions se valent parce qu'elles sont profondément humaines. C'est sans doute pour cette raison que j'ai du mal à classer mes films dans un genre...

Et si on vous parlait de comédie mélancolique ?

Ce genre n'existe pas (rires). Mais pourquoi pas... C'est vrai que le film se prête à une certaine introspection, à la mesure des choses que l'on a perdues, mais sa trajectoire va de l'avant, il ne

stagne pas dans la tristesse. Une « comédie de reconstruction », ça sonne mieux !

Ce qui est inattendu dans l'histoire, c'est l'absence de romance entre les personnages de Fabrice Luchini et de Leïla Bekhti...

J'aurais trouvé ça hors propos. Je n'aurais pas cru à une histoire d'amour portée par ces deux comédiens-là. Quand, avec Leïla, on est allé voir Fabrice sur scène, ils ne s'étaient jamais rencontrés. Ils se sont entendus immédiatement. Lors du dîner qui a suivi, je voyais plus deux amis qui rigolaient des mêmes choses que deux amants potentiels. Fondamentalement, je crois à l'amitié homme / femme. Dans *Un Homme pressé*, j'avais envie de filmer le choc de la rencontre entre une femme d'un milieu modeste et un type fortuné, la façon dont ils conjuguent leurs forces et leurs failles.

Ce qui ne vous empêche pas de jouer la carte du romantisme entre Jeanne et Vincent, l'infirmier...

C'est une petite histoire d'amour, au cœur de la grande histoire d'amitié entre Jeanne et Alain. Jeanne est une handicapée de l'amour, ce qui s'explique notamment par son passé familial. Elle n'a pas envie d'être aimée. Je voulais montrer un gars qui, malgré son côté lourdaud, tente sa chance avec elle. Igor

Gotesman dépasse Leïla d'une tête et fait deux fois sa largeur : il y avait dans ce couple improbable quelque chose de touchant et d'extrêmement drôle. Quant à la scène où Vincent entraîne Jeanne sur son skate, c'est mon côté fleur bleue (rires)!

A l'image de la scène de sauvetage du faon par Fabrice Luchini sur le chemin de Compostelle ?

C'est encore un truc vrai de l'histoire de Christian. Il a vraiment sauvé un faon de la noyade quand il a fait le GR5! J'aimais bien ce que ça racontait pour un homme comme lui... Le tournage dans les Pyrénées a été une bouffée d'oxygène après un tournage très parisien. Outre le plaisir cinématographique de filmer ces paysages en plans larges, c'est un tournant dans l'histoire : le film s'ouvre et respire au rythme des pas d'Alain qui, enfin, prend son temps.

Il faut quand même parler de la révélation de ce film, Rebecca Marder qui joue la fille de Fabrice Luchini...

Révélation c'est gentil mais ce n'est pas moi qui l'ai révélée. Il y a déjà quelqu'un qui s'appelle la Comédie Française qui s'en est chargé. C'est vrai qu'elle est formidable ! J'ai vu et rencontré une cinquantaine de comédiennes. Quand mon choix s'est affiné, j'ai organisé une rencontre entre Rebecca et Fabrice et là, il y a eu comme une évidence, c'était elle !

On sent que vous aimez beaucoup tous les seconds rôles...

Je les adore. Un par un. J'ai essayé de tous les faire exister. Il faut dire que j'ai été formidablement bien servi par les acteurs. D'Igor Gotesman, réalisateur et scénariste du si drôle *Five*, à Clémence Massart qui n'avait pas fait de film depuis *Thérèse* d'Alain Cavalier, en passant par Ali Bougheraba que j'ai découvert au théâtre, sans oublier le cadeau précieux que m'ont fait Yves Jacques et Micha Lescot en participant au film.

Le choix musical porte le film vers l'optimisme, la renaissance...

Je me suis mis dans la tête d'Alain à l'époque où il a fait le choix de sa vie. Bob Dylan, Cat Stevens et Harry Nilsson évoquent ses rêves perdus... Par contre pour la bande originale, j'ai demandé à un groupe bien actuel Balmorhea. Ils viennent d'Austin (Texas) et font de la musique instrumentale en utilisant des instruments inhabituels comme le banjo, le Thérémine ou le Cristal Baschet. Le juste mélange improbable que je recherchais entre Philip Glass, Ry Cooder et Sufjan Stevens.

Est-ce que vous adopteriez cette réplique lancée par Alain au début du film : « Je me reposerai quand je serai mort » ?

Je travaille beaucoup, c'est là où je trouve mon équilibre. J'apprends peu à peu à considérer le temps, à m'imposer des parenthèses... Mon métier est une passion que je vis depuis l'adolescence, ce qui n'est pas le cas d'Alain. Lui s'oublie dans son travail pour éviter de se poser des questions, alors que moi, dans mon travail, je trouve des réponses...



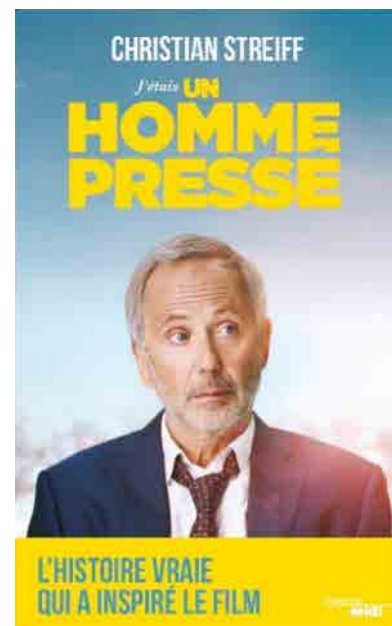
LISTE ARTISTIQUE

Alain	Fabrice Luchini
Jeanne	Leïla Bekhti
Julia	Rebecca Marder de la Comédie Française
Vincent	Igor Gotesman
Violette.....	Clémence Massart
Eric.....	Yves Jacques
Igor	Micha Lescot
Aurore.....	Frédérique Tirmont

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION	HERVÉ MIMRAN
SCENARIO, ADAPTATION ET DIALOGUES.....	HERVÉ MIMRAN
AVEC LA COLLABORATION DE.....	HÉLÈNE FILLIERES
D'APRES LE ROMAN DE	CHRISTIAN STREIFF
.....	« J'ÉTAIS UN HOMME PRESSÉ »
Paru au	CHERCHE MIDI ÉDITEUR
PRODUIT PAR	SIDONIE DUMAS
.....	MATTHIEU TAROT
IMAGE.....	JÉRÔME ALMERAS A.F.C
ÉTALONNAGE.....	RICHARD DEUSY
MONTAGE	CÉLIA LAFITEDUPONT
MUSIQUE ORIGINALE.....	BALMORHEA
MISE EN SCÈNE.....	MAURICE HERMET
SCRIPTÉ.....	NINA RIVES
SON.....	RÉMI DARU
.....	GAËL NICOLAS
.....	FRANÇOIS JOSEPH HORS
DÉCORS.....	NICOLAS DE BOISCUILLE A.D.C
DIRECTEUR DE PRODUCTION.....	FRÉDÉRIC BLUM
REGISSEUR GENERAL.....	LAURENT PERROT A.F.R

CASTING.....	MICHAEL LAGUENS
COSTUMES.....	EMMANUELLE YOUCHNOVSKI
MAQUILLAGE.....	MICHELLE CONSTANTINIDES
.....	AURÉLIE BOUCHET
COIFFURE	ARNAUD DALENS
POST-PRODUCTION.....	ABRAHAM GOLDBLAT
.....	GAËLLE GODARD-BLOSSIER
EFFETS VISUELS.....	ALAIN CARSOUX
UNE COPRODUCTION.....	ALBERTINE PRODUCTIONS
.....	GAUMONT
.....	FRANCE 2 CINÉMA
AVEC LA PARTICIPATION DE.....	CANAL+
.....	CINÉ+
.....	FRANCE TÉLÉVISIONS
AVEC LE SOUTIEN DE.....	LA REGION ÎLE-DE-FRANCE
EN PARTENARIAT AVEC LE.....	CNC
EN ASSOCIATION AVEC.....	CINÉCAP
.....	SOFICINE 12 DEVELOPPEMENT
AVEC LE SOUTIEN DE.....	LA PROCIREP



160 PAGES
(220X140)
17 €

MISE EN VENTE LE 31 OCTOBRE 2018

J'ÉTAIS UN HOMME PRESSÉ

Christian Streiff

ÉDITION AUGMENTÉE D'UNE PRÉFACE DU PROFESSEUR YVES SAMSON

Un matin de mai 2008, le puissant patron de Peugeot Citroën, Christian Streiff, est terrassé par un AVC dans son bureau. Le corps est intact, mais une partie de sa mémoire s'en est allée.

Ce livre est le récit de son combat pendant trois ans pour se libérer de son handicap, et une terrible confrontation avec lui-même.

Le capitaine d'industrie, celui qui fut l'un des plus importants patrons de France, ne renoncera jamais à se projeter dans l'avenir, avec une seule ambition : accomplir ses rêves coûte que coûte. Parcourir le monde à pied, traverser le Pacifique à la voile, découvrir la nature en solitaire. Au cœur de la résolution de cette équation de l'homme pressé dans

son métier et contemplatif dans ses passions, c'est un récit hanté par la perte d'une partie de soi et la nécessité de reconquérir un chemin.

Ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre, Christian Streiff a retrouvé les mots de la vie ordinaire, et construit une nouvelle carrière dans l'industrie, - mais il laisse désormais « du temps au temps » pour nourrir la part intime de lui-même.

Christian Streiff, ancien directeur général de Saint-Gobain, président d'Airbus et de PSA Peugeot Citroën, est aujourd'hui vice-président du conseil d'administration de Safran.

RELATIONS PRESSE :

Valérie Borgèse : Tél : 01 42 22 82 93 - Mob : 06 27 06 46 97
vborgese@cherche-midi.com

